

DE L'ÉTRANGER : DANS LE MUSÉE DES KAMIKAZES JAPONAIS



17 millions de personnes ont visité la salle des kamikazes du musée de la Paix, à Chiran, au Japon, depuis son ouverture en 1975. R. B.

Dernières lettres de kamikazes

Au Japon, le musée de Chiran veut faire classer ces missives d'adieu par l'Unesco. Chinois et Coréens y voient une provocation

RAFAËLE BRILLAUD
CORRESPONDANTE AU JAPON

Un mur de portraits accueille le visiteur. Des clichés en noir et blanc de pilotes, le plus souvent coiffés de leurs casque et lunettes d'aviateur, le regard droit vers l'objectif et esquissant parfois un timide sourire. Ils ont 21 ans en moyenne - le plus jeune a 17 ans - et sont rangés dans l'ordre de leur disparition. Dans la première salle du musée de la Paix de la ville de Chiran, l'hécatombe fait le tour de la pièce. Ce sont 1 036 jeunes qui ont décollé à la fin de la Seconde Guerre mondiale de cette ancienne base militaire de Kyushu, la grande île de l'extrême sud du Japon, pour des attaques suicides.

Le musée est dédié à la mémoire de ces kamikazes - littéralement « Vent des dieux » -, du nom d'un typhon qui, en 1281, a détruit la flotte mongole et permis au Japon d'éviter l'humiliation d'une soumission à l'empire du Milieu. Les visiteurs découvrent leurs effets personnels, leurs parcours, leurs avions. Ils se

penchent surtout sur leurs derniers messages, griffonnés à la hâte ou soigneusement calligraphiés, puis envoyés aux proches. L'établissement municipal possède plus de 4 000 de ces lettres et vient d'en soumettre 333 à l'Unesco afin de les inscrire au Patrimoine mondial. Le dossier est en cours, mais déjà jugé comme une provocation par les pays voisins, la Chine et la Corée, qui ont été envahis et colonisés par le Japon.

L'inventeur du chasseur Zéro

La polémique est d'autant plus vive que le dernier opus d'Hayao Miyazaki, « Le vent se lève », renvoie lui aussi à ce sujet sensible. Le film d'animation dresse en effet le portrait de Jiro Horikushi, l'inventeur du chasseur Zéro, avion mythique utilisé dans l'attaque sur la base américaine de Pearl Harbor (Hawaï) et à bord duquel les kamikazes s'élançaient contre les navires de l'US Navy. Comme si l'archipel n'en finissait pas de glorifier la période sombre de son militarisme.

Le personnel du musée de Chiran, visité par plus de 17 millions de

personnes depuis son ouverture en 1975, avoue sa surprise. « L'Unesco nous a alertés sur le fait que le terme kamikaze est aujourd'hui assimilé à celui de terroriste, raconte le guide Takeshi Kawatoko. Cela n'a pourtant rien à voir ! » En guise de démonstration, ce colonel à la retraite présente inlassablement, aux Japonais et aux étrangers de passage, les lettres de kamikazes. Quelques-unes ont été traduites en anglais.

Rares sont les écrits enflammés, déclamant une « longue vie à l'empereur » ; ou les pilotes affirmant être « pleins de bonheur » au seuil de la mort. Les lettres dévoilent des paroles sobres, intimes, destinées aux amis, aux sœurs et frères, aux parents. Elles laissent deviner des vies brisées. « Beaucoup sont adressées aux mères », précise Takeshi Kawatoko. « Je ne t'ai jamais appelée

maman jusqu'à présent, écrit ainsi Nobuo Aihana, 18 ans. S'il te plaît, pardonne-moi, maman, tu dois te sentir très seule. À partir de maintenant je t'appellerai maman, maman, maman. »

« Ton chemin vers le futur »

Au moment du départ, Yoshi Itui, 32 ans, le plus vieux des pilotes kamikazes, signe un message laconique : « Ceci est ma déclaration finale. Je n'ai rien à dire. Je fais seulement de mon mieux. » Mais il a préparé auparavant une longue missive pour son fils Yoshinori, alors âgé de 4 mois. À l'annonce de sa mort, sa femme est si bouleversée qu'elle ne parvient plus à allaiter son enfant et Yoshinori meurt trois mois plus tard. Ses deux sœurs, qui n'ont ouvert la lettre que tardivement, ont accepté de l'exposer à Chiran.

« LE PAPIER EST SI PÉRISSABLE »

Sauver des lettres qui s'abîment

Le musée de Chiran n'expose qu'une infime partie des documents en sa possession. Et malgré cela, le temps fait des ravages. « Les lettres des kamikazes se détériorent peu à peu, reconnaît la curatrice Koba Manami. Certaines, écrites au crayon gris, s'effacent à tel point qu'on ne peut déjà plus les lire... » Une course contre la montre s'engage donc.

Depuis décembre, le musée a entrepris la numérisation de l'ensem-

ble des lettres, et un lieu de conservation adapté doit bientôt être mis en place.

« L'ancien kamikaze Tadamasu Itatsu a réussi à collecter quantité de lettres dans tout le Japon, mais beaucoup sont des copies, souligne en outre Takeshi Kawatoko. Je m'occupe de récupérer les originaux, je contacte les familles en leur précisant que ces lettres vont disparaître si elles restent chez eux. Le papier est si périssable... »

Un autre père, Masanobu Kuno, 29 ans, prend le temps de rédiger sa lettre en katakana, le premier alphabet enseigné à l'époque aux petits Japonais, afin que ses enfants âgés de 4 et 2 ans puissent la lire rapidement. « S'il te plaît, aie le courage d'oublier le passé et de trouver ton chemin vers le futur, demande Toshio Anazawa, 23 ans, à sa fiancée Chieko. Tu dois vivre à chaque instant dans le réel. Moi, Anazawa, je n'en ferai désormais plus partie. »

« En cas de refus, les jeunes auraient subi l'opprobre de l'armée et de leur entourage »

« En général, les pilotes écrivaient ces mots le soir, la veille de leur départ, raconte Takeshi Kawatoko. Le jour même, ils se rassemblaient sur la piste, buvaient un dernier verre de saké et décollaient. » Leur mort était devenue l'arme ultime d'un Japon en déroute. Dans l'archipel, près de 5 000 hommes périrent ainsi entre 1944 et 1945.

« Beaucoup d'archives officielles concernant les kamikazes ont été détruites par l'armée », explique Takeshi Kawatoko. Les lettres de Chiran font partie des rares documents témoignant de leur sacrifice pour une cause perdue. Elles montrent que peu de pilotes portaient la joie au cœur. Les kamikazes ont longtemps été présentés comme des volontaires, mais des historiens ont montré que la réalité était plus complexe. La pression psychologique était telle que ces jeunes pouvaient difficilement se soustraire au devoir qu'on exigeait d'eux. En cas de refus, ils auraient subi l'opprobre de l'armée et de leur entourage.

La honte d'avoir survécu

Tadamasu Itatsu, lui, a échappé à la mort car le moteur de son avion est tombé en panne. Il n'en tira aucune fierté ni soulagement, bien au contraire. Pour tenter d'effacer la honte d'avoir survécu, il s'est mis à collecter auprès des familles les lettres de ses défunts camarades et en a rassemblé plusieurs centaines, désormais à Chiran. Celles sélectionnées pour l'Unesco ont été authentifiées : elles portent le nom du kamikaze, la date de l'écriture, et sont accompagnées d'un certificat prouvant le don des familles. Leur traduction officielle en anglais est en cours.

« Je n'ai pas connu la guerre, et lorsque j'ai visité le musée pour la première fois, j'ai été très effrayé, déclare Koba Manami, 24 ans, employée municipale en charge de la conservation de ces lettres. Chaque pilote a une famille, un frère, une sœur, une fiancée parfois. J'ai compris l'importance de se retourner vers le passé pour mieux comprendre notre histoire. »

« Ce sont des hommes, des êtres humains qui ont écrit ces derniers mots, enchaîne Takeshi Kawatoko. Nous souhaitons inscrire ces lettres au Patrimoine mondial en leur mémoire, mais aussi pour leur famille et leurs proches qui ont survécu. Notre espoir est avant tout que plus jamais une telle tragédie ne se reproduise. »